Bulletin météorologique.

Washington, 7 mars — Indications pour la Louisiane et le Mississipi — Beau temps; vent variable.

La taxe de capitation.

Nous ne concevons pas, nous ne concevrons jamais que l'on discute la question du "Poll Tax", que l'on conteste au gouvernement le droit de l'imposer à l'électeur. Comment! on vous octroie le droit de prendre une part directe à l'administration des affaires du pays, et vous seriez disposé de lui donner une garantie quelconque, intellectuelle ou matérielle, en retour de l'exercice de ce droit, qui est souverain, notez-le bien. Il n'est pas une misérable maison de commerce qui n'exige des gens qu'elle veut employer, une garantie, une caution; et quand il s'agit des affaires de l'Etat qui est bien autrement d'importance que celles d'une maison de coton, de sucre ou de denrées alimentaires, le postulant au titre d'électeur se trouverait dispensé de toute caution de ce genre!

C'est là un non-sens inexplicable, intolérable.

Qu'on ne l'oublie pas, nous sommes ici en Louisiane, dans une situation exceptionnelle. Nous avons eu depuis la néfaste époque de la Constitution, une classe d'électeurs qui étaient réellement irresponsable, que des politiciens de 4me ou 5me catégorie pouvaient manipuler au gré de leurs caprices et acheter à beaux deniers comptant, parfois même au plus honteux des rabais; et vous voudriez ne rien tenter pour mettre un terme à un aussi odieux état de choses.

On invoque le principe démocratique pour attaquer le poll-tax; mais c'est précisément parce que nous sommes en démocratie qu'il faut que le citoyen donne des garanties à l'Etat. Puisque vous admettez tout le monde à voter, faites au moins la différence entre les dignes et les indignes, et n'admettez que les gens qui vous donnent une garantie quelconque, si faible soit elle, de leur moralité et de leur intelligence. Or la plus simple, la plus large, la plus égalitaire des garanties, c'est le poll-tax. C'est pourquoi nous l'approuvons et le défendons.

Le Suffrage des Femmes.

Nous ne savons quel politicien ou quelle politicienne — car il y a aujourd'hui presque autant de politiciens en jupons qu'en pantalons — s'est ingéré de soulever devant la Convention constitutionnelle, la question du suffrage des femmes.

Nous ne croyons pas que la Louisianaise soit aussi affamée qu'on veut bien le dire du droit de voter; mais, puisque la question est mise sur le tapis, nous déclarons carrément qu'à l'"Abeille", nous n'avons jamais été ennemis des droits de la femme, que l'on pourrait même nous octroyer le titre, bon ou mauvais, de féministes. Mais est-ce une raison pour que nous lui abandonnions aveuglément le gouvernement de l'Etat, après lui avoir abandonné le gouvernement de la famille? Si, au double point de vue de la morale et de l'intelligence, il y a des distinctions à faire entre hommes, n'y en a-t-il pas à faire également entre femmes? Si l'on exige des uns certaines garanties, les autres en seront-elles dispensées? Et à quel titre le seront-elles? Il y a là un problème très grave à résoudre, et ce n'est pas au pied levé que l'on vide de pareilles questions. Que la femme qui est contribuable, ait le droit de voter dans les questians qui l'intéressent comme telle, rien de plus juste. Sur ce point, nous n'hésiterons pas un instant à nous déclarer en faveur de son droit de suffrage. Mais encore faut-il qu'elle donne des garanties de moralité, autant, sinon plus que l'homme. Car Dieu sait ce que l'on peut redouter de la femme dévoyée. C'est là une question, redoutable entre toutes, à régler, et nous espérons bien que la Convention y réfléchira mûrement avant de s'y engager et de se prononcer.

Une lettre de condoléance.

Bossuet à Mignard sur la mort de sa fille.

«Je ne puis vous dire, Monsieur, combien je suis sensiblement touché de la perte que vous avez faite. Comment donc avez-vous perdu cette chère fille, dont j'ai plus tôt appris la mort que la maladie?

Je prie Dieu qu'il vous donne ses consolations. C'est là, Monsieur qu'il faut regarder. Nos vues sont trop courtes pour savoir absolument ce qui nous est propre. Il faut se reposer sur celui qui fait tout pour notre bien, par rapport à ses fins cachées. L'innocence de cette chère et aimable enfant lui a fait trouver dans la mort la félicité éternelle, qu'une vie plus longue aurait mise en péril. Consolez-vous, Monsieur, avec Dieu. Consolez Mme Mignard, et croyez que je suis touché au vif de votre malheur.

«BOSSUET»

Le carillon électrique.

Le célèbre carillon de Bruges vient d'avoir un rival sonnant grâce à l'electricité. Ce carillon est installé dans la Great Chapel de New-York.

Dans cette chapelle, le même appareil électrique commande le mouvement de l'horloge et la sonnerie du carillon.

Le principe est très simple. Au-dessous de chaque cloche est un électro-aimant circulaire au centre duquel est un noyau de fer doux. Quand le courant passe dans l'électro-aimant, le noyau est violemment attiré. Le battant de la cloche, relié au noyau par une chaine glissant sur une poulie de renvoi, vient frapper la cloche à chaque fermeture du circuit électrique. A cet effet, des cylindres munis de pointes actionnent une série d'interrupteurs qui coupent le courant électrique en temps opportun. Un clavier électrique spécial, disposé comme celui d'un orgue, permet aux virtuoses du carillon de jouer les variations les plus ardues sur les cloches de bronze. L'électricité asservie est un sonneur modèle.

Chronique de L'élégance.

Toutes les femmes ont leur petit plumet. C'est la mode le soir. Décidément, on orne la coiffure. Aigrettes et plumes mêlées de bijoux, un brin de tulle et quelques fleurs; nœuds laitonnés et marabouts; c'est un rien, léger et envolé, posé bien en l'air au sommet de la tête. Cela convient mieux certainement que la coiffure simple en cheveux, toujours un peu négligée, et qui n'est pas en harmonie avec la parure luxueuse, les robes décolletées faites de belles étoffes, les joyaux de prix que l'on porte le soir. Les bijoux dans la coiffure, bien placés ce qui est extrémement difficile, accompagnés d'une fantaisie légère, sont toujours élégants et seyants.

CAVALLOTI.

Félix Carlo Emanuele Cavalloti, poète et homme politique italien, tué en duel dimanche dernier à Rome, était né à Milan, le 6 novembre 1842, d'une famille originaire de Venise. Dès l'âge de dix-huit ans, déjà signalé par des essais de poésie inspirés de la haine de l'Autriche, il se jeta avec ardeur, comme publiciste et comme soldat, dans les luttes pour l'indépendance italienne, prenant part à diverses expéditions et insérant dans les journaux des articles et des pièces de vers que leur audace révolutionnaire fit remarquer.

Il débuta au théâtre, en 1871, par un grand drame historique et patriotique, «les Gueux» (i Pezzenti), représenté à Milan, et accueilli bruyamment comme la tentative d'un romantisme nouveau: le sujet emprunté à la pièce de «Patrie», de M. Sardou, était traité selon les procédés dramatiques de M. Victor Hugo. L'auteur donna ensuite sur les diverses scènes italiennes, à Milan, à Rome, à Florence, une série de drames et quelques comédies, entre autres; «Guido», «Agnese», «Alcibiade», qui obtint le prix du gouvernement, «les Messéniens»; «le Cantique des Cantiques», et, pour pendant, «la Fille de Jephté»; puis «la Rose blanche», «Nicarete», «Lea», «Agatomedon», comédie en quatre actes, etc.

M. Cavoletti a publié en outre un volume de «Poésies» particulièrement politiques; un recueil de pièces lyriques, sous le titre d'«Anticaglie» et une traduction des «Fragments de Tyrtée». Il a été commencé une édition de ses «Œuvres complètes».

Elu plusieurs fois deputé au Parlement italien, le passage de M. Cavalloti à la Chambre n'a pas été signalé d'une façon moins bruyante que quelques-unes de ses tentatives poétiques. Plus d'une fois ses interpellations et ses discours ont soulevé des tempêtes. Il faut dire qu'il est un des hommes politiques italiens qui ont resisté avec le plus d'énergie au courant qui, sous les auspices de M. Crispi, portait l'Italie, vers l'Allemagne.

Prime offerte à nos abonnés

Toute personne abonnée directement au journal et trouvant la solution des deux devinettes suivantes, recevra une prime, sous la forme d'un exemplaire du *Frank Leslie's Popular Monthly*.

Cette importante *Revue* publie ce mois-ci un numéro des plus intéressants renfermant des gravures et des articles qui n'échapperont pas à l'appréciation de la population de la Nouvelle-Orléans.

PROVERBE A FORMER

Les contraires des mots suivants formeront par leurs initiales, un proverbe de cinq mots:

PACIFICATEUR — SÉPARER — SAVANT — TRANQUILLITÉ — EXTERNE — VÉRITÉ — MAITRE — LACHE — SOBRE — PROFESSEUR — VIEUX — ILE — SÉCHERESSE — REFUSER — COMÉDIE — RAISONABLE — BAS — SILENCE — LOUANGE — ALLUMER — PÉTULENCE

MOTS EN CARRE.

De terrain ayant un vaste Deuxième
Le paysan a, pendant mon Dernier,
Récolte—joie extrême! —
Beaucoup de mon premier.

Aucune réponse ne sera reçue après midi samedi prochain.

CARMEN SYLVA.

L'Université de Budapest avait récemment pris la décision de nommer Carmen Sylva (pseudonyme littéraire de la reine Elisabeth de Roumanie), docteur ès-lettres et membre honoraire de cette Université.

La nouvelle doctoresse vient de recevoir son diplôme. Il est écrit sur parchemin et renfermé dans une boite qui est elle-même un objet d'art.

LES 92 ANS —DU— GENERAL d'EXEA.

Une lettre du doyen des généraux français.

Le 24 février, le général de division comte d'Exea, doyen des généraux de l'armée française, est entré dans sa quatre-vingt-douzième année.

Le général d'Exea est depuis longtemps fixé à Marseille où sa physionomie est très connue. C'est un alerte et droit veillard, d'une robuste constitution, grand amateur de promenades. Sa carrière militaire a été des plus glorieuses et des mieux remplies. Elle formerait plusieurs volumes, si le vaillant soldat s'était décidé à la retracer. Sa modestie, son horreur de la publicité y ont mis obstacle. Cela est fâcheux, car au récit des événements de tout genre qui abondent dans une existence comme celle-là, plus d'un lecteur y trouverait un utile enseignement et une profitable leçon.

Nous avions demandé au général d'Exéa d'évoquer, écrit le *Gaulois*, quelques-uns de ses souvenirs. Voici la lettre qu'il nous fait l'honneur de nous adresser:

Monsieur le rédacteur,

J'ai reçu ce matin votre aimable lettre au sujet de mon entrée dans ma quatre-vingt-douzième année qui va avoir lieu le 24 du courant, et je m'empresse de vous adresser mes remerciements.

Je regrette, monsieur, de ne pouvoir satisfaire à votre demande, toute flatteuse qu'elle soit pour moi, de vous envoyer quelques-uns de mes vieux souvenirs. Mais, monsieur, j'ai toujours eu horreur de ce qui ressemble à une réclame; et aujourd'hui plus que jamais, quand on voit ce que devient notre pauvre France qui tombe tout les jours de plus en plus.

J'ai beaucoup connu les hommes marquants de notre époque, j'ai été lié et estimé par beaucoup d'entre eux. Mes souvenirs sont aussi nets qu'aux premiers jours; j'ai participé à beaucoup de faits ou à de simples projets. Tout cela, je l'ai raconté à mes enfants, mais jamais je ne le ferai imprimer. J'ai toujours servi avec honneur et quelque fois avec bonheur.... Si plus tard, monsieur, je changeais d'avis, certainement ce serait au *Gaulois* que je m'adresserais; mais je ne le pense pas.

Recevez, monsieur l'expression de mes sentiments affectueux.

Général de division, comte d'EXEA.

Ajoutons que le général d'Exea possède à son actif cinquante-sept ans de service effectif et de nombreuses campagnes.

Sous-lieutenant, il a fait partie de l'armée d'occupation en Espagne et de l'expédition de Morée, où sa bravoure le fit nommer lieutenant. En 1837, il était capitaine d'infanterie légère en Afrique, et à la création des bataillons de chasseurs à pied, où l'on n'admettait que les officiers les plus vigoureux, il entra dans ce corps d'élite. Une grande partie de sa carrière s'est écoulée en Afrique où le vaillant soldat prit part à un grand nombre de combats notamment à la bataille d'Isly. On peût dire du général d'Exea qu'il a conquis tous ses grades à la pointe de son épée. Et ceci n'est pas une banale métaphore.

Le général d'Exea a été nommé divisionnaire le 20 décembre 1864. En 1870, il fit à la tête de la 10e division du corps d'armée de Vinoy, la belle retraite de Mézières.

Epées d'honneur.

A propos de l'épée d'honneur offerte par souscription à M. Hanotaux, on raconte que, jadis, les Papes avait l'habitude d'offrir des épées à quelque prince ou seigneur ayant bien mérité de la chrétienté.

La richesse de ces armes était parfois surprenante. Ainsi, l'épée et le ceinturon offerts, en 1365, par le Pape Urbain V au duc d'Anjou, ne coûtèrent pas moins de vingt mille francs. Ces épées étaient remises généralement le jour de la Noël.

Le titulaire de cette haute faveur ne pouvait être choisi que parmi les rois et les grands seigneurs.

La dernière épée d'honneur fut offerte en 1825 au duc d'Angoulême.

L'épée qui sert de nos jours au couronnement des Rois de Prusse fut offerte en 1460 par le Pape Pie II au margrave de Brandebourg.

M. Eugène Müntz, qui a fait une très curieuse étude sur ce sujet, a retrouvé une vingtaine de ces épées d'honneur, dispersées dans les musées publics ou les collections particulières de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Autriche.

LES PIGEONS VOYAGEURS.

Pour la première fois un service permanent et régulier de pigeons voyageurs vient, dit le «New York Herald», d'être organisé en plein Océan Pacifique, entre les principales îles de l'archipel Hawaïen.

Ces îles, au nombre de huit, occupent une superficie de 17,000 kilomètres carrés et leur population s'élève à plus de 100,000 habitants. Comme les communications par bateau à vapeur sont aussi rares que difficiles, les nombreux planteurs de Mani, d'Oahu, et les éleveurs de Lanai, de Nihan et de Kahoolawe ont décidé, d'accord avec le gouvernement, d'établir un service de pigeons voyageurs pour le transport rapide des lettres et des dépêches.

La plus grande distance, à vol d'oiseau, entre les diverses îles de l'archipel et celle qui sépare Honolulu, capitale de la république océanienne, et Hilo, chef lieu de l'île d'Hawaï, 400 kilomètres environ, que les messagers ailés franchissent quotidiennement en un peu près de dix heures.

Cet essai de colombophilie pratique a parfaitement réussi jusqu'à présent.

Un curieux restaurant.

Un des plus curieux restaurants de Londres est le restaurant Pagani, situé dans Great Portland stret. C'est là que se réunissent volontiers les peintres et les écrivains célèbres de la métropole anglaise. c'est là aussi que viennent dîner les artistes étrangers de passage à Londres. On est sûr d'y rencontrer chaque soir ce qu'on est convenu d'appeler des têtes connues.

Mais la grande particularité de ce restaurant réside en ceci: que l'une des salles principales a été entièrement décorée par des peintres et des caricaturistes du plus remarquable talent. C'est ainsi que Phil May, le Caran d'Ache anglais, a orné le plafond d'une silhonette désopillante de lui-même: le fameux Daumier un des premiers, avait contribué à la décoration de la salle et Val Prinsep, le président de l'Académie royale de peinture, y a dessiné des fresques qu'on dit fort belles.

Un mur tout entier est consacré aux autographes, écrits à la plume ou au crayon, et protégés par une glace sans tain, parmi lesquels on cite ceux de Paderewski, Sarasate, Mascagni, Mlle Dhaminade et Mme Melba. Il y a ainsi plus de deux cents signatures sous verre.

Portraits de personnages distingués.

Les personnes qui désireraient se procurer gratuitement un livre renfermant des portraits de personnages distingués, n'ont qu'à écrire à Mariani et Cie, 52 West 15th street, New York, disant qu'elles ont lu dans l'"Abeille" de dimanche dernier l'offre faite par cette maison.

Impôts sur les Chats.

A Zurich, un comité formé d'électeurs influents vient d'adresser au Grand Conseil une proposition tendant à appliquer un impôt sur les chats.

«Le chat comme animal domestique, dit le rapport, n'a pas d'autre justification que de servir à la destruction des souris. Mais il est un animal de rapine qui vole et qui tue poules, canards, oiseaux.

Un impôt sur le chat est nécessarie, du moment que nous avons une taxe sur le chien, qui est cependant le compagnon fidèle de l'homme.

«Chez les chiens se rencontrent l'intelligence et la bonté, tandis que le chat réunit chez lui la fausseté et l'instinct de la rapine».

THEATRES.

Grand Opera House.

C'était une véritable fête, dimanche soir, au Grand Opera House. On y donnait une des plus charmantes œuvres de Shakespeare, et cependant une des moins connues: nous n'avons jamais pu savoir pourquoi. Cymbeline est une pièce qui vaut presque toutes celles dont il a enrichi le théâtre. On attendait beaucoup de Mme Mather dans le rôle d'Imogene: elle a donné plus qu'on ne nous avait promis en son nom.

C'est réellement une femme de talent et elle mérite toute la réputation qu'on lui a faite. Elle est fort bien aidée, du reste, par M. Hartley dans le rôle de Posthumus, mari d'Imogene.

La troupe est fort bien composée et chaque artiste fait honneur à son rôle.

Académie de Musique.

Jolie femme, bien faite, portant bien le costume, petite peut-être; mais ne pas oublier que c'est dans les petites boites que l'on trouve les fines épices; ayant tous les attraits, toutes les allures, tout le chic de la parisienne. Avec cela deux yeux superbes, très vifs, très expressifs. Peu de voix peut-être, mais maniant habilement ce qu'elle a, disant juste, sans exagération, ni dans la diction ni dans le geste; plaisant autant par sa personne que par son jeu et son chant.

Telle est, en quelques mots, Mlle Anna Held qui va attirer la foule durant toute cette semaine à l'Académie de Musique et fera faire de belles recettes à la direction de l'Académie de Musique.

Théâtre St-Charles.

Les Chinois et les Japonais sont decidément à la mode. L'an dernier, c'était le "Geisha" qui faisait florès. Cette année, c'est "The Geezer". On nous présente Li Hung Chang et l'empereur de Chine, deux personnages qui ont fait assez parler d'eux et qui doivent exciter une vive curiosité. Disons tout de suite que la pièce est fort drôle, que c'est une excellente bouffonnerie. Peu nous importe que ce soit une imitation du "Geisha", pourvu que la comedie, ou plutôt l'operette, nous amuse, puisque c'est là, en définitive, le but que nous poursuivons, en allant au théâtre. Nous engageons fort le public à aller voir cette pièce où triomphent Donnelly et Girard.

Suite Dépêches.

A la Maison Blanche.

Presse Associee.

Washington, 7 mars—Depuis le désastre du «Maine» le président n'a pas reçu un si grand nombre de visiteurs éminents que ce matin.

Les sénateurs Allison et Hale sont arrivés des premiers. Ils ont été introduits immédiatement dans la salle du conseil où les ont rejoints le secrétaire Long et les représentants Dingley, Grosvenor et Cannon.

La conférence a duré près d'une heure et tous ces messieurs sont partis en même temps.

On a appris le fait que le gouvernement espagnol était mecontent du général Lee et demanderait peut-être son rappel au président McKinley par un télégramme envoyé samedi au secrétaire d'Etat par le général Woodford, ministre des Etats-Unis à Madrid, et qu'en réponse au refus du président de rappeler le général Lee les autorités de Madrid avaient signifié leur adhésion, et que ce fait avait été dûment annoncé par le câble au secrétaire d'Etat.

L'état de choses reste conséquemment le même qu'avant l'incident.

La correspondance à cet égard ne démortre pas que le gouvernement espagnol ait demandé le rappel du général ou qu'il soit allé jusqu'à adresser une requête à ce sujet. Le mécontentement a été exprimé simplement par une communication donnant à entendre que la présence du général à la Havane comme représentant des Etats-Unis n'était pas agréable aux autorités espagnoles.

La plainte contre l'envoi de secours à l'île de Cuba par des navires de guerre a été faite par senor Dubose, chargé d'affaires d'Espagne à Washington, mais, après avoir entendu les explications il s'est déclaré entièrement satisfait et a donné à entendre qu'il retirerait sa protestation.

Brûlée en priant.

Presse Associée

Cleveland (Ohio), 7 mars—Margaret Malonéy, une femme âgée de 81 ans, vivant seule dans une petite maison de Collinwood, un faubourg de Cleveland, a été brûlée vive ce matin pendant qu'elle était agenouillée pour prier.

De bonne heure des voisins ont vu la maison enveloppée de flammes. Elle a été en partie détruite et après l'extinction de l'incendie on a retrouvé les restes carbonisés de la femme restée à genoux au pied de son lit. Un crucifix d'ivoire était fortement serré dans les mains crispées de la morte, dont les lèvres mises à vif par les flammes semblaient encore murmurer une prière.

Le torpilleur Winslow à Charleston.

Presse Associée

Charleston, Caroline du Sud, 7 mars—Le torpilleur Winslow, qui se rend à Key West où il rejoindra l'escadre du nord de l'Atlantique, a relâché à Charleston à cause du mauvais temps. Il continuera son voyage dès que le calme sera retabli.

Faux monnayeurs.

Presse Associée.

St Louis, Mi., 7 mars. — Les officiers du service secret et des deputy-marshals ont arrêté à Detroit, Mo., Joseph Cature, Wm Sutton et Wm Moffitt, qui sont accuser de faire et de mettre en circulation de fausse monnaie. Ils sont enfermes aux Four Courts.

Demain ils seront interroges par le commissaire des Etats-Unis Gray.

Joseph Cature etait ingenieur de la compagnie d'eclairage electrique à De Soto. Il a ete pris en flagrant delit avec tous les instruments dont il se servait.

Wm Sutton, âgé de 32 ans, vient d'Indiana, Maffer, de 23 ans, est de Nashville, Tenn.

Voilà plusieurs mois que dure ce trafic.

---

par les affres de l'agonie.

Elle rouvrit les yeux et regarda autour d'elle.

Elle aperçut d'abord le marquis de Bordes penché sur elle, qui lui disait:

—Vous voyez.... Je suis accouru!... Qu'avez-vous fait?

—Je ne pouvais plus vivre!

—Parce que vous avez cru à la mort de Raymonde!....

—Hélas!

—On vous l'a annoncée?

—Oui.

—On vous trompait.

—Elle vit! s'écria la mourante en essayant de se soulever, galvanisée par cette espérance.

—Oui.

—Vous l'avez retrouvée?

—Hier même.

—Où était-elle?

—Près de nous, à Paris.

—Et maintenant?

—Près de vous!

—Raymonde!

—Ma mère!

—Telle que je la voyais dans mes rêves! murmura la mourante.

Elle réunit les mains des deux sœurs et les vit enlacées près de son lit.

Elle expira en leur disant:

—Aimez-vous en souvenir de moi [illegible]

[illegible] douce.

[illegible] savoir que cette fille [illegible] regrettée se [illegible] environnée de [illegible] important

avec elle la vision de ses deux enfants s'appelant des noms les plus doux, heureuses de se retrouver, réunies dans une même tendresse et une même douleur, et versant les mêmes larmes.

Elle entendit la voix amie du marquis de Bordes lui expliquer en quelques mots l'histoire de l'enfance de cette Raymonde tant aimée. Il promit de lui servir désormais de père et de protecteur.

Elle vit Jeanne, sa fille aînée, amener à son chevet le baron Paynel, son ami, et Kerdaniel à genoux, comme un croyant qu'il était, prier pour elle.

Seul Jean Redon n'était pas là.

Il errait autour de la maison dans un état voisin de la folie, exaspéré et inconsolable.

Lorsque Thérèse eut rendu le dernier soupir et fermer pour ne plus les ouvrir ses magnifiques yeux, splendides comme deux incomparables diamants noirs, il fut averti de la fin de celle qu'il venait de perdre par les sanglots de ses filles.

Le docteur Reboul descendit et l'aperçut appuyé aux piliers de la barrière.

—C'est fini? demanda le malheureux.

—Oui.

—Morte?

—Doucement, sans souffrance, presque heureuse!

Le docteur ajouta:

—Tu n'as plus rien à faire ici.

—Tu te trompes.

—Viens avec moi.

—Non.

—Tu veux rester?....

—Un instant encore.

—Pour la revoir?....

Jean Redon secoua la tête.

Ses yeux égarés lancèrent un éclair. Ce fut de la haine qui en jaillit.

—Viens! répéta son ami avec plus de force.

—Je ne peux pas!

Au moment où le docteur, effrayé, cherchait à l'entraîner, le marquis de Bordes sortit accompagné du baron Paynel et du lieutenant de Kerdaniel.

Jean Redon s'élança vers lui.

—Deux mots, s'il vous plaît, lui dit-il.

Le marquis, les yeux pleins de compassion et non de colère, attendit.

—Enfin, je vous rencontre, monsieur, reprit Jean Redon d'une voix sourde.

—Je ne me suis jamais caché.

—Nous avons un compte à régler ensemble.

—Tout à votre disposition.

—Je vous hais! C'est elle que j'ai torturée; c'est vous que j'aurais dû frapper....

—Le moment....

—Qu'importe le délai? M. de Bussey, votre ami, s'est battu deux heures après l'outrage.... J'ai attendu près de vingt ans.. Pourquoi êtes-vous venu à moi? ... Je ne vous cherchais pas.... Je vous trouve.... Tant pis!... Je vous hais, vous dis-je!—

Il fit le geste de lever la main,

—C'est inutile, monsieur, observa le marquis froidement. Ne vous ai-je pas dit que je suis à votre disposition?

—Votre heure?

—Celle qu'il vous plaira.

—Vos armes?

—Celles que vous choisirez

—Les lieu?

—Le premier venu!

—Celui où votre maîtresse s'est donné la mort? dit Jean Redon avec un rire d'insensé.

—Soit.

—Nos témoins?

—Ces messieurs se chargerent d'en trouver.

—Bon.

—Dans une heure je serai là?

Jean Redon montra la Roche sinistre qui les dominait.

Le capitaine Tonnelier apparut au seuil de sa demeure.

Le marquis l'aperçut, et d'un regard il imposa silence à son adversaire qui s'éloigna, après avoir dit à son ancien associé, le baron Paynel:

Je remets l'affaire entre vos mains.

—Jean! supplia le baron.

—Non!... J'exècre cet homme. Un de nous est de trop.... Un duel à mort!...

Il répéta sourdement, à deux pas du baron:

—A mort!

La scène s'était passée en quelques secondes.

Jeanne et Raymonde veillaient auprès du lit de leur mère.

La mort imprimait sa majesté sur ce visage gracieux que nul n'avait pu voir sans en être charmé.

Jamais il n'avait été plus beau et plus touchant qu'à cet instant solennel.

Quelques minutes plus tard, un homme, les vêtements en désordre, la face convulsée par le désespoir, se glissa furtivement dans la chambre.

Il s'arrêta devant ce cadavre aux traits tranquilles et reposés qui semblaient taillés dans le marbre le plus pur.

Il le fixa un instants avec des yeux avides comme s'il eût voulu se repaître de cette vue pour la dernière fois.

Puis il prit une des mains de la morte entre les siennes et l'appuya contre ses lèvres.

Le froid de la mort l'envahit pour ainsi dire et lui donna un frisson que ses filles virent distinctement courir dans tout son être.

Il lâcha le bras qui retomba déjà raidi sur la blancheur des draps.

Et, se retournant vers ses deux enfants qui le regardaient avec des yeux attendris et pleins de larmes, il les réunit dans un même embrassement, en leur répétant le mot sorti des lèvres de leur mère:

—Aimez-vous!

Et aussitôt il s'enfuit.

Elles entendirent au dernier adieu, le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le sable de l'allée, et le choc de la barrière qui se fermait derrière lui.

XX

LA TACHE ROUGE.

Il était deux heures de l'après-midi.

Les préparatifs de la rencontre n'avaient pas été longs.

Roubault était allé trouver un de ses compatriotes, garde au service d'un propriétaire voisin de la Sauvagère, et l'avait ramené dans la voiture qui avait pris à la station le marquis de Bordes et ses compagnons de voyage.

Ce garde, ancien zouave, comme le valet de chambre du marquis, ne demanda pas d'explications.

On voulait se battre, on se battrait.

Le brave homme trouvait le désir assez naturel.

Il l'avait eu jadis plus d'une fois et ne s'était pas fait faute de le satisfaire.

Il servit de témoin au maître de la Sauvagère avec le baron Paynel et se prêta à tout ce qu'il plut à ses compagnons de décider.

Roubault et le lieutenant de Kerdaniel étaient chargés des intérêts du marquis de Bordes.

Impossible de songer à une conciliation.

Il ne restait donc qu'à fixer les conditions du combat.

Elles furent vite réglées.

D'ailleurs, le marquis de Bordes avait donné une consigne très simple à ses témoins:

—Ce qu'on voudra.

En attendant que tout fut terminé, il s'était dirigé vers la Roche qu'il ne connaissait pas et dont l'aspect singulier et le nom bizarre le frappaient comme de mauvais presages.

Il y arrivait en suivant lentement un chemin bordé de bouleaux et de trembles, lorsqu'il fut rejoint par le lieutenant de Kerdaniel.

—Eh bien? demanda-t-il.

L'officier répondit:

—Tout est convenu. Deux balles à vingt pas.... Tir à volonté....

—Bien.

—Dans une demi-heure.

—Où est Roubault?

—Il vient de nous quitter. Il se retrouvera à la Roche dans un instant....

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow.

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCES PARFAIT. [illegible] CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES [illegible] SIVES et SOULAGE les DOULEURS [illegible] RIT LES COLIQUES; c'est le [illegible] méde pour la diarrhée. En vente [illegible] les pharmacies dans le monde [illegible] sûr de demander le "Sirop [illegible] Winslow" n'en prenez [illegible] Vingt-cinq sous la bouteille.